TEMPERATURE

12 novembre 1900.

Thermomètre C. A. L. Grandjean, Opticien 17 rue de Chartres.

	Fahrenheit	Centigrade
h	41	7
	50	10
	52	11
6	50	10

L'AVENIR

—DE LA—

Démocratie Américaine.

Depuis quelques jours, nous n'entendons, de tous les côtés, parler de réorganisation, de réforme, de régénération du parti démocrate. En toute franchise, nous avouons ne pas clairement comprendre. Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire, la réorganisation de la Démocratie ? Comme tous les partis vraiment dignes de ce titre de parti, ne repose-t-elle pas sur un certain nombre de principes immuables, reconnus, adoptés, acclamés par les populations de l'Union, et dont l'ensemble la constitue ? Ces principes, ils datent de longtemps, du berceau même de la République.

Ils ont été formulés par Jefferson; ils sont restés intacts depuis cette époque. On ne peut rien en retrancher, rien y ajouter sans sortir du cercle d'idées qui constituent le parti.

Convenons-en, si la démocratie a été battue, cette fois, comme en 1896, plus cruellement peut-être même qu'en 1896, ce n'est pas parce qu'elle est restée fidèle à ces grands principes,—ce sont eux, au contraire, qui l'ont soutenue et lui ont permis de lutter presque d'égal à égal avec un ennemi bien supérieur par le nombre et par l'argent, mais parce qu'il a obstinément laissé se glisser dans sa déclaration de principes un élément nouveau qui n'a rien de commun avec la doctrine de Jefferson; nous voulons parler de la question du bimétallisme, ou plutôt de l'argentisme, telle que l'avait posée M. Bryan en 1896.

La est la faute; elle est grave, il en faut convenir, mais non irréparable et, surtout, les principes de la démocratie n'en sont nullement atteints; ils restent intacts et conservent toute leur vieille popularité. S'il y a un reproche à faire, c'est à quelques chefs du parti qu'il faut l'adresser. Après s'être laissé éblouir par les éclats d'une éloquence dangereuse, ils n'ont pas, alors qu'ils s'aperceviaient de l'erreur commise, eu le courage de se rétracter. Ils avaient bien, *in petto*, abandonné la clause de 16 à 1, mais elle restait flamboyante sur la plate-forme et servait de cible aux attaques du républicanisme. Dieu sait avec quelle perfide adresse il a manié cette arme que les démocrates lui mettaient maladroitement entre les mains.

M. McKinley n'est intervenu qu'une fois personnellement dans la lutte, à propos d'une invitation qu'il s'était fait adresser par une grande société qui préparait une imposante manifestation, et il en a habilement profité pour indiquer nettement du doigt la seule faute commise.

Le fait est d'autant plus lamentable, que la n'était pas le véritable terrain de la lutte. La lutte! elle devait se porter tout entière contre le Trust, la grande plaie du pays. C'est là qu'il fallait frapper à coups redoublés, sans pitié.

Quelle joie pour le républicanisme de voir les démocrates faire ainsi son jeu, détourner les chiens à son profit et lui permettre de mettre en jeu l'honneur national et de fulminer contre la réponditation à laquelle pourtant la démocratie n'avait jamais songé. Mais c'était un excellent expédient que le républicanisme devait exploiter avec son astuce ordinaire.

N'est-ce pas ce même Président, M. McKinley, qui, il y a un an ou deux, s'écriait durant un de ses voyages à travers l'Ouest: "We have a good national conscience." Notez que cela se disait emphatiquement au moment même où l'Union s'emparait des Philippines sans aucun droit autre que celui de conquête, uniquement parce qu'elle était la plus forte.

L'œuvre actuelle du parti démocrate est d'en revenir purement et simplement aux principes qui depuis un siècle ont fait sa force et sa durée. Permis au républicanisme de faire des excursions à droite, à gauche, dans le domaine du despotisme ou de l'impérialisme, il est là sur son terrain et dans son rôle naturel, mais il est interdit à la démocratie de courir de pareilles bordées, sous peine de s'abîmer dans le mépris public d'abord, puis dans le néant. Qu'il reste ce qu'il est, sans broncher jamais; après avoir passé par bien des déceptions, plus cruelles les unes que les autres, les populations seront fort heureuses de retrouver dans son sein l'ordre, la prospérité, la paix que les républicains leur ont toujours promises et ne leur ont jamais octroyées.

La Hollande

—ET—

LE TRANSVAAL.

On a publié récemment des dépêches, jusqu'ici restées confidentielles, mais que le gouvernement néerlandais vient de communiquer à la Chambre, et qui avaient été échangées entre lui et le gouvernement du Transvaal, avant l'ouverture des hostilités dans l'Afrique du Sud. Ces documents, dont la lecture nous ramène à plus d'un an en arrière, c'est-à-dire à la crise diplomatique qui a précédé immédiatement la guerre, comportent un enseignement dont les Anglais impartiaux, — il y en a encore, — ne manqueront pas de tenir compte.

Le parti de la guerre, dont l'âme était M. Chamberlain, tenait, ou feignait de tenir pour une vérité indiscutable que l'opinion européenne, sur le continent, excitait les Boers dans leur résistance contre les revendications de la Grande-Bretagne. C'était, prétendaient les chauvins, dans le dessein de créer des embarras à la politique anglaise, et non par sympathie pour le Transvaal, que les pays rivaux de l'Angleterre poussaient le Président Krüger à se montrer intransigeant. Il est vrai que M. Chamberlain et ses amis mettaient les continentaux en assez bonne compagnie, puisque les hommes les plus distingués du monde politique anglais, mais appartenant à l'opposition libérale, étaient assimilés, sous la dénomination méprisante de *Little Englanders*, aux ennemis de leur pays à l'étranger. Aussi les "patriotes" englobaient-ils dans la même exécration ces ennemis de l'intérieur et ceux de l'extérieur, parce que, par leurs manifestations et leurs manœuvres, ils encourageaient les Boers dans leur esprit de résistance. Or, de même que la publication des lettres de M. Labouchère et autres personnalités parlementaires anglaises avait prouvé que les *Little Englanders* s'étaient courageusement entremis pour empêcher qu'une guerre n'éclatât; de même, aujourd'hui, la publication des dépêches du gouvernement hollandais prouve que, sur le continent aussi, on travaillait en vue du même but, bien loin de chercher à provoquer un conflit.

Certes, il était délicat pour un gouvernement européen quelconque, d'intervenir dans ce différend compliqué, ne fût-ce qu'en donnant de simples conseils à l'une des deux parties; car il risquait d'encourir de graves responsabilités, si, même entre temps que la rectitude de ses intentions pouvait être suspectée. Seul, le gouvernement néerlandais était en mesure de se charger de cette mission, la Hollande et le Transvaal étant en quelque sorte, par suite de leur communauté d'origine, des peuples frères. C'est pourquoi le ministre néerlandais des affaires étrangères, dans trois dépêches qui portent respectivement les dates du 13 mai, des 4 et 15 août 1899, exhortait le Président Krüger à se montrer aussi conciliant et modéré que possible. Ce n'est pas qu'il considérât la question au point de vue du bon droit qu'il donnât raison à l'Angleterre contre le Transvaal. Il parlait simplement en homme pratique, ami des Républiques boers et de la paix, et que sa situation mettait en mesure de se rendre compte, mieux qu'on ne pouvait le faire à Prétoria, de la gravité et de l'imminence de l'orage qui se préparait contre le Transvaal. C'était donc au nom de l'"intérêt vital de la République sud-africaine" qu'il parlait, en donnant à entendre que le gouvernement allemand partageait sa manière de voir; en même temps, il avertissait franchement le Président Krüger qu'il ne pouvait compter sur aucune intervention effective de l'Europe.

Cette action modératrice du gouvernement néerlandais contraste étrangement avec les accusations variées que la presse chauvine d'Angleterre a formulées contre la Hollande. Récemment encore, quand le gouvernement de la Haye a mis le *Gelderland* à la disposition du Président, cette presse a voulu voir dans cette démarche une manifestation d'anglophobie. Or, après la lecture des dépêches dont nous nous occupons, il faudrait être d'une insigne mauvaise foi pour parler encore d'un parti pris de la Hollande contre l'Angleterre dans cette triste affaire de la guerre sud africaine, et pour continuer d'insinuer que son gouvernement et son peuple ont joué le rôle d'agents provocateurs.

Est-ce à dire que l'on puisse reprocher au président Krüger et à son gouvernement de n'avoir pas suivi les conseils de modération qu'on leur donnait de La Haye ? non pas. Si le ministre néerlandais des affaires étrangères était en mesure d'apercevoir l'imminence du danger qui menaçait la République, le président, lui, qui parlementait avec les négociateurs anglais, comprenait, mieux qu'on ne pouvait le faire à La Haye, l'impossibilité d'aboutir à une solution pacifique avec un adversaire qui, quoi qu'on lui accordât, demandait toujours davantage. Dans ses réponses aux dépêches de M. de Beaufort, le président expliquait qu'il ne pouvait pas, sans sacrifier l'indépendance de la République, accorder plus qu'il n'avait fait. Du reste, s'il se trouvait encore des gens pour lui reprocher d'avoir rendu un conflit inévitable par son intransigeance, il lui serait fort aisé de se défendre. Il n'aurait qu'à rappeler quelques discours prononcés au Parlement anglais par des hommes dont le patriotisme ne saurait être suspecté, tels lord Kimberley, sir William Harcourt, sir Henry Campbell-Bannerman, d'autres encore. Ces représentants de l'opposition, qui ont tout autant mérité de leur pays que M. Chamberlain lui-même, ont stigmatisé la diplomatie nouvelle du ministère des colonies, et ont clairement montré qu'il voulait la guerre, qu'il l'avait provoquée de propos délibéré. Placé dans l'alternative de se résigner à une soumission honteuse ou d'accepter une guerre dans laquelle devait sombrer l'indépendance de son pays, M. Krüger a préféré ce second terme, plutôt que de prêter l'oreille aux conseils de modération. C'était une folie, peut être, mais une folie héroïque.

Un essai de socialisme pratique.

Mme Léodile Bera, veuve Champseix, plus connue dans le monde des lettres sous le pseudonyme d'André Léo, mourait il y a quelques mois, laissant un testament qui vient d'être ouvert, et qui contient une clause dont l'exécution fournirait un essai en petit de socialisme pratique.

Mme veuve Champseix dispose d'une petite rente en faveur de la "première commune de France qui voudra essayer le système collectiviste par l'achat d'un terrain communal, travaillé en commun avec partage des fruits."

"Trop restreint, ajoute-t-elle, pour être confié à tous, ce terrain serait confié à un groupe des plus pauvres sous la surveillance de la municipalité qui aurait droit d'enquête, et au besoin d'exclusion temporaire d'abord, puis décisive en cas d'abus persistant nuisant à la paix et au fonctionnement de l'association. Chacun des associés aurait voix délibérative."

Le testament de Mme veuve Champseix est actuellement soumis aux formalités administratives. Aucune commune n'a encore été désignée pour faire l'application de l'essai indiqué par elle.

Les nouveaux timbres-postes.

A la suite d'un échange de vues entre tous les pays qui font partie de l'Union postale, il a été décidé que, pour tous les timbres devant circuler dans les diverses nations, et dont les valeurs sont de 25 centimes pour les lettres, 10 centimes pour les cartes postales et 5 centimes pour les imprimés, il serait adopté des couleurs identiques, afin d'éviter la confusion. En conséquence, le timbre de 25 centimes sera bleu pour tous les pays, celui de 10 centimes rouge, et celui de 5 centimes vert.

La beauté se rajeunit en sommeil.

Un sang pur donne une peau saine. Il n'y a pas de beauté sans santé. La Clarasarsa Cassily Cathartic purifie le sang et le garde sain et stimulant; il fait le paresseux et en éliminant du corps toutes les impuretés. Commencez dès aujourd'hui à vous débarrasser des boutons, taches, teints noirs et de ce teint bilieux si malaidif en prenant Cascarets. —Essayé pour dix sous. Chez tous les pharmaciens, satisfaction garantie, 10cts, 25cts, 50cts.

Les trois Impérialismes.

On lit dans un journal de Paris :

La mode va vraisemblement à l'unité, à la simplification des rapports, à l'humanité, à la paix; mais il y a par des chemins qu'ignorent les rêveurs dangereux de désarmement immédiat et les compatibles sophistes de désagrégation nationale; il y va surtout par l'aggiornamiento des races ambitieuses, conquérantes, étroitement serrées, jalouses, tout unies pour la domination. Au-dessus des familles, des cités et des petites nations, quelques grands empires tendent à se former aux dépens de leurs voisins et le premier effet de leur croissance se traduira par l'élimination des peuples, décadents ou résignés, qui renoncent à l'énergie, c'est-à-dire à la vie.

C'est le sens du mot *impérialisme* qui, du reste, se prononce intelligemment. Il résume l'effort de cohésion qui rallie sous un même pavillon, qui concentre sous un même pouvoir avec une direction consciente, une coopération permanente, les ressources multiples des plus vastes communautés. Avant la fédération universelle qui apparaît encore comme une chimère magnifique, ces associations partielles développeront une vigueur incomparable, telle qu'à côté de ces géants, sans un redoublement de vigueur et de combativité, il n'y aura bientôt plus de rang honorable pour les sociétés intermédiaires.

C'est pourquoi nous défendons si ardemment, avec le souci de notre conservation, l'idée de nation et la patrie; sans elles nous n'aurions plus rien pour nous garder de la dissolution et du néant; il n'y aurait plus de barrières entre l'impérialisme et l'anarchie, prélude inévitable de la mort.

LA POLICE ALLEMANDE.

Comme le prince royale de Grèce se trouvait à Carlsruhe, on arrêta son aide de camp. La police allemande ne plaisante pas et ceux qui ont promené quelque nuit dans les rues d'une ville germanique la gaieté de leur jeunesse ont gardé le souvenir de ces agents qui surgissent soudain, prompts comme le remords, avec la question sévère : "Ihr Name ?" Donc, l'aide de camp fut arrêté. Par un étrange effet, cet incident affige toutes les Muses françaises. L'officier qui suivait le prince Georges se nomme Hadjipetros, et c'est quasiment un personnage littéraire de chez nous. La "Presse universelle" nous apprend qu'il est le propre petit fils de ce fameux Roi des Montagnes dont About a à peine changé le nom en Hadjistavros et qui jonglait de la plus grande considération tant par ses exploits comme brigand que par sa belle conduite dans la guerre de l'Indépendance et pour son attachement aux coutumes nationales. Ce véritable Palikare, qui porta jusqu'à son dernier jour la fustanelle, eut un fils qui fut grand maréchal du palais et dont le fils est, comme on vient de voir, aide de camp du diadoque. Cette famille est aujourd'hui puissante et respectée. Mais, quelque crédit qu'elle ait obtenu, elle n'aura pas de plus vraie gloire que l'anecdote héroïque et ingénieuse, qui détroussait les passants dans les solitudes des monts Attiques. Car il était fidèle à une vieille tradition; il n'aurait pas scandalisé le sage Nestor, lequel demandait si poliment à Télémaque s'il était voyageur ou pirate; un aède a rendu ses exploits aussi célèbres que ceux d'Ulysse. Et, en faveur de cet aïeul chez à Pallas et qui est un peu mûre, nous, barbares cimmériens, nous faisons mille vœux pour ne petit-fils, qui s'est peut-être souvenu de lui.

Incident au pavillon du Transvaal

Un incident, qui a failli se terminer d'une façon tragique, s'est produit, récemment, dans un des pavillons du Trocadéro, affecté à l'exposition des produits du Transvaal et des républiques sud-africaines. Une foule nombreuse avait envahi le coquet pavillon et s'était groupée autour du buste du président Krüger. Les conversations étaient fort animées, et, de tous côtés, éclataient des témoignages de sympathie à l'adresse du glorieux vaincu. Ces manifestations eurent elles le don de déplaire à un groupe de touristes anglais qui, d'un oeil indifférent, regardaient les vitrines ? Soudain, une jeune femme fendit la foule, rejoignit les personnes qui entouraient le buste du président Krüger, et, s'arrachant, cracha sur l'image de plâtre. Tout d'abord, la foule, surprise, demeura muette; mais bientôt un cri de réprobation, s'éleva et la jeune femme fut entourée par un public hostile qui lui fit payer au centuple l'outrage dont elle s'était rendue coupable à l'égard du président du Transvaal. On s'apprêtait à la dépouiller de ses vêtements et à lui infliger une correction particulièrement honteuse, lorsque des gardiens de la paix du seizième arrondissement, de service au Trocadero, dégagèrent l'Anglaise et la conduisirent au commissariat du Champ de Mars. La jeune femme, qui a dit se nommer Miss Clara Liveline, demeurant à Londres, et habitant depuis quelques jours dans un "family house" de Passy, a été accompagnée jusqu'à une voiture par les agents, dans la crainte que la foule, toujours furieuse, ne lui fit un mauvais parti.

UN RECORD.

Il se fait, chaque mois, aux abattoirs de la Villette, une statistique des arrivages de bestiaux pendant la période mensuelle écoulée.

La statistique du mois dernier révèle une particularité qu'il faut signaler en passant.

C'est, en effet, un jour de mois qui détient, depuis les temps les plus reculés, le record des arrivages. Ce jour-là on reçut à la Villette: 5,044 bœufs, 1,011 vaches, 23,384 moutons, 3,725 porcs et 2,099 veaux. Jamais on n'avait enregistré aux bureaux des abattoirs une pareille abondance d'animaux de boucherie.

Ce jour fameux de septembre 1900 marquera donc dans les annales séculaires de l'alimentation parisienne: en ce temps de records à outrance, il importait de signaler celui-ci.

THEATRE "CRESCENT"

The Floor Walkers.

"The Floor Walkers", tel est le titre d'une comédie bien amusante, en supposant que cette pièce mérite le titre de comédie. C'est une série de scènes très drôles, mais qui se succèdent un peu au hasard, sans grand ordre, presque sans suite: tout cela est animé par la verve inépuisable de Ward et Vokes. Parmi les dames, citons surtout Miss Margaret Daly Vokes, qui est une véritable artiste. Ajoutons que la troupe est composée d'un grand nombre d'excellents chanteurs et danseurs qui maintiennent constamment l'auditoire sous le charme. On peut passer de bien agréables soirées, toute cette semaine, au Crescent.

THEATRE DE L'OPER

Correspondance.

Paris, le 27 octobre 1

Monsieur Armand Cadwell
Directeur en chef du journal "Abeille", Nouvelle-Orléans.

Cher monsieur et ami,

Un mot en toute hâte pour prévenir que définitivement je
avec ma compagnie, le 10 no
bre à bord de "La Lorraine" (
pagnie transatlantique); nous
rons le 17 à New-York et le 20
plus tard à New-Orleans.

Je vous prie de vouloir bien
noncer cette date, et exprimer
tout dans votre honoré jou
quelle joie profonde j'éprouve
revenir dans cette ville où
bien voulu me recevoir d'une
nière si charmante, que j'aime
jà de tout cœur, et où j'espère
trouver, et renforcer les sy
thies et amitiés que je m'y
créées pendant mon dernier séj

Recevez, cher monsieur, le so
nir de ma vive sympathie.

Votre devoué,
HENRI BERRI

La troupe de M. Berriel

Nous avons reçu, hier soir, d
Robert Landry, contrôleur gén
de l'Opera Français de la rue H
bon, la communication suivante

La troupe d'opéra sous la d
tion de M. H. Berriel est part
Havre lundi pour New York.
arrivera ici, par un train spécia
Louisville et Nashville, mercre
la semaine prochaine, 21 novem

THEATRE TULANE

"The Rounders."

[Les gens qui font la fête

Nous devons à la direction du
lane le plaisir d'avoir fait la
naissance de la jolie comédie
tulée les "Fêtards" -les gens
font la fête. Il va sans dire qu
pièce est joyeuse, d'un bout à
tre. Il suffit de citer le prin
personnage, le marquis de Bacca
pour se faire une idée juste de
pièce — car c'est une. Que
y danse et que l'on y chante, i
sans dire, et il y a dans le perso
qui l'interprète beaucoup de p
femmes et d'excellentes artis
Un autre du duc de Clam, une s
de Pacha Irlandais, et du marqu
Baccarat, superbement person
par Wall, Mandeville et
Berri, nous citerons Miss Jeann
Lowrie qui a remporté un tre
succès, Miss Waltzenger, une
cellente chanteuse qui a une
voix, et bien d'autres que nous
nommerons pas car la liste est
gue. Nous engageons tous les a
de la gaieté à aller voir cette p

GRAND OPERA HOUSE

The Silver King

Foule énorme, dimanche, m
et soir, au Grand-Opera pour a
ter au deux premières de "
Silver King", interprétée pa
troupe Baldwin-Melville qui se
te merveilleusement à tous les
res et manifeste à chaque p
nouvelle, de nouvelles qualit
parfois très inattendues. Il y a
d'assez vilains personnages, m
ils sont contrecarrés par d'bon
de gens qui les chatient comm
le méritent.

Nous avons toujours eu la p
haute estime pour Miss Lav
Shannon. Miss Blanche Seymo
Miss Anna Metringer. Ces na
artistes se sont surpassées d
"The Silver King". Cette p
est appelée à un succès durable
retournera toute la semaine.
En-ce que pour voir et enten
M. Maurice Freeman et M. Sainp
qui donne de l'attrait à un asse
latin rôle.

Mettez de côté vos médicamen
Essayez l'eau pure d'Abita se
ment ! Vous sentirez un mieux
tantanément !

Feuilleton

—DE:—

L'Abeille de la N. O.

29 — commencé le 11 octobre 1900

L'INFAME !

Par Georges Spitzmuller.

DEUXIEME PARTIE.

CHRISTINE.

VIII

IDYLLE.

Suite.

Alors, son imagination surexcitée lui représentait ce qui devait se passer dans ces luffames voitures de saltimbanques où les enfants sont battus, terrorisés, maltraités de toutes manières, exploités pour la charité publique.

La victime du magistrat voyait sa Christine maltraitée, privée de nourriture peut être, et surtout sevrée de tous les soins, de toutes les caresses qu'elle lui prodiguait jadis avec tant d'amour.

C'était pour Marie un perpétuel sujet d'angoisse.

Son front ne s'éclairait un peu qu'au retour du capitaine qui, son service terminé, se hâtait de venir la rejoindre, lui apportant de la ville un bouquet, un objet d'étagère, un de ces mille riens qui prouvent à la femme aimée qu'on a pensé à elle pendant l'absence.

Près de Neubourg, seulement, elle se sentait rassurée. Il était si bon, si attentionné, et sa délicatesse de sentiments répondait parfaitement au besoin qu'elle avait d'être chérie et comprise!

Maintenant, ils se figuraient avoir toujours vécu côte à côte. Il oubliait les désespoirs d'autrefois, et quant à elle, rares étaient les instants où sa pensée la ramenait vers son mari.

Les années passées près de lui, elle les considérait comme un mauvais rêve évaporé; et quand son imagination lui faisait franchir le seuil de la Villa-Bonheur, ce n'était que pour y chercher le cadre jadis animé par Christine.

Par une entente tacite, ils ne parlaient jamais de Théobald. Ce nom disparaissait peu à peu de leur esprit, de même que, sur d'anciennes lettres, l'écriture blanchit ou s'efface.

Ils se muraient dans leur solitude, servis par un soldat ordonnance dévoué et discret que Gérard s'était attaché depuis son entrée dans la carrière militaire; puis par une domestique qui avait appartenu pendant vingt ans au personnel de la famille Neubourg et continuait à gouverner l'intérieur de Gérard.

Frantz aurait sauté au feu pour son capitaine et pour "madame", Kate aurait connu Marie fillette. Elle savait l'amour profond de son jeune maître pour Mlle Liebenstein; elle avait pleuré avec lui la mort de Mme de Robertsau.

Lorsque, triomphant de sa victoire sur la mort, Gérard amena Marie à Colmar, il la conduisit sous, dévouée et discrète de la vieille bonne, qu'il mit au courant de l'extraordinaire aventure du tombeau, Kate devint pour la jeune femme, en même temps qu'une servante fidèle, une compagne pleine d'attachement.

Ah! Kate et Frantz étaient bien deux serviteurs de la vieille roche: on pouvait compter sur eux, en toutes circonstances.

—Rien n'avait transpiré à Colmar, relativement à l'habitante du pavillon où demeurait Gérard. Celui ci ne faisait pas de visites; il n'en recevait point. Comment eût-on soupçonné l'idylle ?

—Ce Neubourg! quel travailleur, disaient ses camarades célibataires. Il ne sort jamais. On ne le voit ni au cercle, ni au théâtre, ni dans les endroits où l'on s'amuse.

—Quel sauvage! pensaient les officiers mariés. Quel cœur! Il ne vient jamais au jour de ma femme. Pourtant, il n'a pas toujours été aussi peu sociable.. Dommage! Un si gentil garçon autrefois....

Le colonel, fort de son expérience à cinq galons, prononça cette sentence:

—Il y a une amourette là-dessous....

Mais personne ne songea à pénétrer l'énigme.

On respecta le secret du capitaine.

Nul ne se doutait donc de rien.

Seuls, quelques paysans, qui avaient aperçu le soir, en rentrant du travail, Marie au bras de Neubourg, parlaient de la "dame en noir", sans être autrement intrigués, du reste, par l'inconnue.

Gérard et Marie s'applaudissaient d'être ainsi protégés par le voile du mystère qui les enveloppait.

Quoi de meilleur pour eux que de s'abandonner à la joie de vivre et d'être réunis, dans cet asile tapissé de lierre et de clématites, où la retraite était aussi sûre qu'en la grotte de Jocelyn!

La première lettre de Dominus arriva le septième jour seulement après son départ. Elle rendait compte des débuts de son enquête. Il ne s'en dégageait, jusqu'à présent, rien de très significatif. Pourtant, le sergent croyait être sur la bonne piste.

Cette lettre fait un baume sur le cœur de la pauvre mère.

Dominus était plein de confiance dans le succès de ses démarches.

Cette confiance la gagna.

Encouragée par Gérard, elle se remit, fermement, à espérer.

IX

LES TRIBULATIONS DE DOMINUS

Le sergent était parti de Colmar en chemin de fer, le soir même de son dernier entretien avec Neubourg.

A peine arrivé à Karlsruhe, il se mit en campagne.

En regardant le portrait de Marie dans le médaillon, il se disait :

—C'est la dame en noir que j'ai aperçue chez mon capitaine. Ce doit être la mère de l'enfant.

Bien qu'intrigué par la mission dont on le chargeait, il ne chercha pas à saisir,—par discipline.

Son premier acte fut de se rendre à la banque Hamérus. Il y obtint confirmation des renseignements publiés par le "Journal de Colmar," avec ce détail complémentaire que le chèque au porteur présenté par l'individu au gilet portait le nom de Théophile de Robertsau, qui avait un compte à la banque.

C'est tout ce qu'il put savoir de ce côté.

C'était peu; mais, se disait Dominus, il y a commencement à tout. Le sergent n'ignorait pas que ce qui fait réussir les policiers et aboutir leurs enquêtes, ce sont souvent de très petits détails recueillis avec soin et ajoutés à des bribes d'informations.

Il continua donc ses recherches avec une nouvelle ardeur. Il lui semblait que le signalement de l'inconnu, bien qu'assez vaguement donné par l'employé de la banque, correspondait quelque peu à celui du vannier ambulant remarqué par lui près de Mulhouse, aux manœuvres dernières.

Au bureau de police, où il alla ensuite, il apprit autre chose.

Le lendemain du jour où l'histoire du chèque parut dans les journaux, le propriétaire d'un parc à sangsues était venu déclarer spontanément qu'il avait fait une singulière rencontre: celle d'une tribu nomade à laquelle il avait acheté un cheval hors de service pour nourrir ses annélides.

L'un des deux hommes de cette tribu ressemblait au signalement qu'on donnait de l'individu de la banque, prétendait le marchand dihirudinées.

Dominus prit l'adresse de homme et s'en fut le trouver. leveur de sangsues le conduisit sur sa demande, à l'étang. sous-officier y reconnut parfa ment Mélusine qui achevait mourir, plus étique encore et p sangsueue que dont la forêt Nonnenbrück.

Il lui avait fallu cinq jours tiers—sans compter le voyag pour accomplir ces démarc préliminaires.

C'est pourquoi il n'avait écrire plus tôt à son capitaine impatient de recevoir sa premi lettre.

Voici comment il terminait t tre missive :

"Je ne puis rien vous dire c cernant Mlle Christine. La se chose dont je sois sûr, c'est voir retrouvé les traces des t teurs soupçonnés de l'enl

Dominus continua donc route.

Le voici lancé dans une table chasse à l'homme.